

gustinienne de la fin suprême dans le *studium sapientiae*, c'est-à-dire dans la philosophie et l'exégèse chrétiennes. Partant de l'autorité, de la foi et des signes, l'homme doit s'élever jusqu'au spirituel et à la chose signifiée. L'Écriture Sainte et l'Incarnation sont, à l'opposé du monde créé, les seules voies sûres pour arriver à notre fin. Très tôt, Augustin déclare que le chemin de la Sagesse passe par les vertus de foi, d'espérance et de charité. Il n'abandonne pas pour autant son idéal intellectualiste (témoin la distinction : *parvuli - spirituales*), mais la synthèse recherchée entre la philosophie antique et le christianisme gagne en profondeur avec les années.

Nous nous rendons parfaitement compte qu'on ne résume pas un ouvrage comme celui de R. Holte. Nous ne pouvons que recommander la lecture de son étude fort personnelle qui constitue, pour les années à venir, la base des recherches ultérieures sur cette période de l'activité théologique d'Augustin.

T. VAN BAVEL.

Marie Aquinas McNAMARA, O. P., *Friendship in Saint Augustine* (Studia Friburgensia, New Series 20). Fribourg (Switzerland), The University Press, 1958, XIX + 231 pp.

« L'étude de l'amitié chez saint Augustin ne prendra jamais fin, car toujours il est vivant comme un ami pour tous ceux qui lisent ses écrits et le suivent dans la voie de la Vérité et de l'Amour ». C'est sur cette phrase que s'achève le présent livre. En effet, on ne peut imaginer un Augustin sans amis, tout comme lui-même ne pouvait concevoir la vie humaine sans l'amitié. Partant de la définition classique de l'amitié, telle que Cicéron nous l'a léguée, Augustin est parvenu petit à petit à une conception tout à fait chrétienne de l'amitié en la confondant presque avec la charité. Un passage des *Confessions* IV, 4, 7, traduit admirablement cette conception nouvelle : « Il n'y a d'amitié vraie que celle que Vous cimenteriez entre ceux qui Vous sont attachés par la charité diffuse en nos cœurs grâce au Saint Esprit qui nous a été donné ». Rien donc d'étonnant de voir l'auteur affirmer, dans les pages 193-195, consacrées à l'emploi du terme *amicitia*, qu'Augustin identifie parfois l'amitié avec l'amour.

La division du livre suit cette acception très large de l'amitié. C'était bien le droit de l'auteur, même si cela provoque quelque difficulté au lecteur moderne. Personnellement, nous aurions préféré une plus grande délimitation du sujet. Avec sympathie, l'auteur décrit dans les pages 8-193 les expériences d'Augustin en matière d'amitié. Passent en revue : d'abord ses proches, ses amis de jeunesse à l'école, l'ami anonyme des *Confessions* ; Nebridius et Alypius à Thagaste ; Mallius Theodorus, Simplicianus et Ambroise à Milan ; ses mécènes Verecundus et Romanianus ; ses disciples Trygetius, Licentius et Zenobius. Viennent ensuite les amitiés qu'il a

entretenues, à l'âge mûr, avec les évêques Valerius, Alypius, Evodius, Severus, Possidius, Aurèle de Carthage et Paulin de Nole ; avec les magistrats Macedonius, Marcellinus, Caecilianus, Valerius et Darius ; avec la noblesse : les Valerii Maximi et les Anicii Probi ; avec le peuple d'Hippone ; avec ses fervents : Paul Orose, Quotvultdeus, Marius Mercator et Prosper d'Aquitaine. Enfin les déceptions qu'il a éprouvées dans ses relations avec Honoratus, Fortunatus, Julien d'Eclane, le comte Boniface, et les embarras qu'il a eus pour conquérir l'amitié de Jérôme et de Martianus. Sœur McNamara s'en tient fidèlement aux sources, surtout les *Confessions* et les *Lettres*, et ne pèche certainement pas par excès d'interprétation psychologique et subjective. Elle s'est également rendue compte que les meilleures amitiés sont souvent celles qui sont le plus entourées de silence. N'aurait-elle pas dû mieux en tenir compte ? Nous songeons par exemple à Eraclius, le successeur d'Augustin sur le siège d'Hippone. Et l'on pourrait avancer d'autres noms qui méritaient peut-être davantage de figurer sur la liste des amis que certaines des personnes mentionnées. Qu'on nous permette une question : le fait qu'Augustin parle si peu de ses frère et sœur, serait-il réellement dû à un sentiment de supériorité (p. 29) ? Soit dit en passant que, dans la bibliographie, plusieurs coquilles ont échappé à l'auteur : Galley pour Gallay, Bougard pour Bougaud, Duschesne pour Duchesne, Van Steenberghe pour Van Steenberghen, Nimejegen pour Nijmegen, Schola Cattolica pour Scuola Cattolica, Miscellanea Augustiniana pour Miscellanea Agostiniana.

La seconde partie du livre est plutôt de caractère doctrinal : quelles sont les conceptions d'Augustin sur la nature, les conditions, les devoirs et l'entretien de l'amitié ? C'est la partie la plus succincte (pp. 193-226) mais aussi la plus intéressante. Dans son introduction, l'auteur nous promet de revenir sur ces aspects dans des articles subséquents. Le livre tel que Sœur McNamara nous le présente maintenant, mérite certainement l'attention, non par le fait qu'il apporte beaucoup de neuf, mais parce qu'il constitue une excellente introduction à qui veut connaître de plus près la fascinante personnalité de saint Augustin.

T. VAN BAVEL.

Gabriel BULLET, *Vertus morales infuses et vertus morales acquises selon saint Thomas d'Aquin*. (Studia Friburgensia, Nouvelle série 23). Fribourg (Suisse), Editions Universitaires, 1958, XIII + 180 pp.

Le problème étudié ici est un des aspects des rapports entre la nature et la grâce. A ce titre déjà, il est fait pour susciter l'intérêt. Disons tout de suite qu'il s'agit d'une étude bien menée, dans un style clair et probe. Vu le cadre de notre revue, nous nous sommes intéressés plus spécialement à la première partie qui traite de la